

Emmanuel Chabrier

Conférence de
M. Alfred Bruneau

de l'Institut

Avec l'éminent concours de Mme Croiza et de M. Jean Doyen

Faite le 16 février 1932
répétée le même jour

publiée dans *Conferencia*, n°11, 15 mai 1933

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Parmi nos poètes du son et du rythme victimes de leur propre génie et de l'incompréhension des foules, Emmanuel Chabrier occupa un rang incomparable. Je l'ai beaucoup connu, aimé, admiré ; j'ai assisté à ses déboires, à ses luttes ; j'ai reçu ses confidences et pénétré ses desseins. Je voudrais esquisser son image exacte, dégagée des erreurs empêchant souvent la postérité de voir les hommes célèbres tels qu'ils furent. Vous observerez de quel prix se payent maintes fois la joie et l'orgueil d'être un artiste.

Chabrier nous quitta le 13 septembre 1894. Par conséquent, personne de la nouvelle génération ne peut se flatter de l'avoir aperçu. Sa vie fut une sorte de drame shakespearien, développé secrètement dans l'atmosphère d'allégresse prodigieuse qui émanait de tout son être. Je vous en ferai le récit, que j'illustrerai d'assez nombreux fragments de ses lettres. Ce sera, je crois, le meilleur moyen de vous y intéresser. Car mon cher Emmanuel ne se contenta pas de prendre place au milieu des plus grands musiciens de France et d'ailleurs. Il se montra l'un des plus merveilleux épistoliers que je sache. Il écrivait comme il parlait, comme il gesticulait, comme il composait, comme il jouait du piano. Une ligne tombée de sa plume, c'est lui-même, vibrant, exubérant, débordant de virils enthousiasmes et de magnifiques indignations, sublime et familier, tendre et brutal, gai jusqu'à l'exaspération du rire et de la fantaisie, enflammé jusque dans l'expression des tristesses et des douleurs. Je désire qu'il ressuscite devant vous. (*Applaudissements*)

Emmanuel Chabrier était auvergnat ; Jules Vallès aussi. Et l'on ne manque pas de remarquer que les deux « réfractaires » eurent, dès leur jeunesse, le même goût de l'irrégularité : l'un s'écarta du Conservatoire, l'autre de l'École Normale. Devenu parisien d'adoption, Chabrier garda son allure paysanne et l'accent campagnard de sa petite patrie, ponctuait sans cesse ses propos des inévitables exclamations : « Eh : bonnes gens ! ... » ou : « C'est imbécile ! ... » Au reste, son nom ne dérive-t-il pas du mot « chevrier », si joliment évocateur des montagnes du Puy-de-Dôme, pleines de troupeaux cabriolants ? ...

Chabrier vint au monde, le 18 janvier 1841, à Ambert, humble sous-préfecture. Comme il ne pouvait y recevoir qu'une éducation incomplète, ses parents l'emmenèrent à Clermont-Ferrand, où il entra au collège et où un obscur violoniste commença à lui enseigner la musique. Dans le pieux *In Memoriam* consacré, en 1912, à Chabrier, se trouve un portrait de celui-ci, gras gamin de dix ans, sérieux, un peu grognon, blotti au giron de sa mère, fine, élancée, coiffée à bandeaux plats et à boucles flottantes, selon la mode du temps. Une des

pages suivantes nous transporte en 1883. Emmanuel, avec sa femme et ses enfants, un large chapeau de paille jeté grotesquement de travers sur sa tête grisonnante, le regard et la lèvre ironiques, semble narguer le sort qui le menace déjà. Quel contraste saisissant que ce crépuscule opposé brusquement à cette aurore ! C'est le Chabrier de nos premières rencontres, du début de notre affection réciproque. Accompagnons-le de Clermont-Ferrand à Paris et examinons comment s'y déroula sa fiévreuse existence.



Il y arriva aux environs de 1857, y passa son baccalauréat et, dépourvu d'agent, accepta une vague fonction officielle. Le voilà bureaucrate, comble de l'inattendu et du stupéfiant. Puis il épousa Mlle Alice Dejean, fille d'un directeur de cirque, et en eut deux garçons, Marcel et André.

A Clermont-Ferrand, il avait fabriqué, d'instinct, de menues pièces pianistiques sans valeur. Ici, décidé à poursuivre la carrière de son choix, constatant l'insuffisance de ses études initiales, il demanda des leçons d'harmonie, de fugue et de contrepoint à Aristide Hignard, auteur d'un *Hamlet* confidentiel, bien préférable, affirmaient ceux qui n'en connaissaient pas une note, au florissant ouvrage du compositeur de *Mignon*. Je soupçonne Chabrier d'avoir répandu ce bruit, car une de ses plaisanteries favorites consistait à énoncer doctoralement : « Il y a trois genres de musique : la bonne, la mauvaise et celle d'Ambroise Thomas. » Je ne sais si les conseils d'Hignard lui apportèrent un grand secours. La vérité, c'est qu'il se forma seul, sous l'influence morale de divers cénacles où il pénétrait et rencontrait surtout des peintres et des écrivains.

Sentant se manifester sa verve burlesque, Chabrier décida de se tourner vers l'opérette et eut l'idée saugrenue de s'y acheminer en compagnie de Paul Verlaine. Ce qui reste des deux livrets que celui-ci lui offrit justifie la déception et la renonciation du musicien. C'est, maintenant, un projet d'opéra avec Henri Fouquier, projet aussi avorté, puis c'est un retour à l'opérette avec *L'Etoile*, jouée en 1877, sans grand succès, malgré l'irrésistible drôlerie de certains couplets.

Chabrier se montra d'autant moins assombri par ce demi échec qu'il avait quitté le ministère et se félicitait d'une telle délivrance. Un événement capital allait, au demeurant, changer son orientation. Il était entré comme chef de chœurs chez Lamoureux et présidait aux études de *Lohengrin*. En outre, ayant assisté, en Allemagne, à une représentation de *Tristan*, il sanglota dès le prélude. Son voisin, inquiet, lui demanda s'il était malade et il répondait qu'il « attendait depuis douze ans ce « la » des violoncelles » !

Sa conversion se produisit. L'église wagnérienne s'ouvrait devant lui. Catulle Mendès, qui, vous le savez, fut l'un de ses pontifes principaux, se chargea de l'introduire dans le temple, de lui donner le poème d'essence orthodoxe nécessaire à son admission immédiate.

Voici quelle était la bonne humeur du néophyte pendant qu'il composait *Gwendoline*. De la Membrolle, en Touraine, où il passait habituellement ses vacances, Emmanuel écrivait à Mme Chabrier :

« Je vois, la petite maman, que tu ne t'en es pas si mal tirée que ça, avec ta grosse malle et tes accessoires. On t'aura prise pour la femme du préfet de police ; à ce que je suppose, tu fais trembler le personnel des gares et le sergent de ville se roule à tes pieds ; je ne te vais pas à la cheville, la petite femme, le loup est dépassé ! Embrasse bien les petits loups pour moi et particulièrement le louveteau qui accomplit demain un acte caractéristique et plein de douceur. Recommande-lui de demander à Celui qu'il invoque de nous protéger tous, nous qui cherchons à faire de notre mieux et qui ne sommes pas des méchants ; dis-lui de demander pour la maman la bonne vue et la santé, des bulletins propres pour le grand frère et, pour le pauvre père, beaucoup d'inspiration et un peu d'argent. Ça fait pas mal d'affaires, tout ça, et le Bon Dieu est toujours très occupé ; mais les jours de première communion, je suis certain qu'il dresse spécialement ses oreilles divines pour écouter les petits enfants épris du ciel et frisés pour la circonstance et que, finalement, il doit être très doux, très coulant, très accessible ; et les petits enfants c'est si roublard ! J'espère énormément. » (*Applaudissements*)



Du même à l'un de ses fils :

« Je connais l'Anglaise que tu as rencontrée sur l'impériale du tramway : c'est la reine d'Angleterre. Souvent, elle voyage ainsi ; comme elle est d'une grande famille, elle a le pied très fin et cela n'a pas échappé à un observateur de ta trempe ; mais il n'y a pas que la reine d'Angleterre sur les impériales d'omnibus et je te prie de ne pas causer avec les gens que tu ne connais pas. Du reste, je t'ai recommandé de te flanquer dans l'intérieur, c'est beaucoup plus distingué. »

En dépit de cette gaieté apparente, *Gwendoline* coûta de longues années de travail, d'angoisse et de peine à Chabrier. La facétie légère et capiteuse de *L'Etoile* devait faire place – Mendès le lui assurait – aux polyphonies serrées dont les partitions de Wagner, passionnément étudiées, lui offraient mille exemples splendides. Et il réalisa ce prodige de renouveler entièrement sa technique sans compromettre en rien sa personnalité, sans tomber jamais dans l'inutile et dangereuse complication, sans atténuer le moins du monde sa franchise naturelle.

Mais il n'arrivait à se contenter qu'au prix d'efforts acharnés. Quelqu'un lui demandait un jour pourquoi il écrivait ses ouvrages au crayon et non pas à l'encre. « C'est, répondit-il, afin de pouvoir effacer et ajouter plus commodément. » Il dissimulait, cependant, ses luttes héroïques : Benjamin Godard, qui péchait par excès contraire et obéissait à une invincible facilité, lui ayant dit, un autre jour : « Quel dommage, mon cher Emmanuel, que vous vous soyez mis si tard à la musique ! » il riposta : « C'est bien plus fâcheux, mon cher Benjamin, que vous vous y soyez mis si tôt ! »

Il destinait *Gwendoline* à l'Opéra, qui n'en voulut pas. Première infortune ! « Il n'en veut pas maintenant, soit : attendons qu'il en veuille ... Car il en voudra ... Quand donc en voudra-t-il ? », interrogeait anxieusement Chabrier, que de vagues malaises commençaient d'inquiéter.

Un voyage le consola. De Grenade, le 4 novembre 1882, il envoyait galamment quelques lignes à Mme Enoch, le brune femme de son éditeur :

« Je suis heureux de dater cette lettre d'une ville dont le nom rappelle une fleur qui ferait si bien dans vos cheveux ! »

La conséquence fut *España*, l'éblouissante rapsodie dont, chez Lamoureux, le succès foudroyant rendit célèbre Emmanuel Chabrier. Ce succès allait-il ouvrir à *Gwendoline* les portes de l'Opéra ? Nullement, mais il attira l'attention d'un directeur belge, Verdhurt, qui monta, au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, le vibrant chef-d'œuvre français, stupidement exilé de France. A l'issue triomphale de la représentation, pendant que le public fêtait l'auteur, Verdhurt déposait son bilan. Deuxième catastrophe !

Après l'unique soirée bruxelloise, Carlsruhe, Leipzig, Dresde, Munich, Dusseldorf et non Paris accueillirent *Gwendoline*. Le ténor Ernest Van Dyck y contribua, surtout à l'égard de Félix Mottl, le grand chef d'orchestre allemand. Nous en trouvons les preuves que voici dans la correspondance de Chabrier :

25 novembre 1887

Ma lettre s'est croisée avec la tienne. La mienne était désespérante, la tienne est réconfortante. Nous l'avons relue trois fois avec la maman ... et je la porte de ce pas chez l'encadreur.

Avoir ces deux actes joués à Carlsruhe, dans des conditions d'interprétation aussi remarquables, je n'en reviens pas ! Et si ça prenait, en feraient-ils un pif, à la Monnaie, de m'avoir planté là si naïvement !

Puis ce serait Paris à brève échéance. Mais ne nous emballons pas : Carlsruhe d'abord !

De l'année suivante : 7 avril 1888. C'est alors que Camille Chevillard épousa Mlle Lamoureux.

Je reçois ta fière épître. Justement, Bossuet, un prêtre de mes amis, auquel je viens de montrer ta lettre, me disait à l'instant : « Bougre ! Vous avez là un ami rudement intelligent ! » Eh ! Ca fait toujours plaisir !

Le jeune ménage est en pleine lune de miel. Chevillassou se laisse vivre et fait du lard : voilà le bedon qui arrive. Il se f... de ça, maintenant qu'il a une bonne douille, de la bonne braibraise ; il fait le monsieur tout aussi bien qu'un autre. J'espère qu'il va travailler ...

En attendant, Lockroy m'a décoré. Tu verras ma hure ; ça me va tout aussi bien qu'à Lamoureux ... Les Lamoureux, nous les faisons fuir avec notre sacrée scarlatine, dont le patron a la frousse bleue, qu'il a pour tout, du reste. Sa maman devait s'appeler Prudence !

Passons au 9 juin 1889. Que de mois d'incertitudes et d'impatiences s'étaient écoulés depuis l'« encadrement » de la lettre « réconfortante » !

Ca y est, mon bon Ernest ! Tu as voulu que ton vieux Chabrier eût sa *Gwendoline* jouée à Carlsruhe, - elle l'est, - elle l'a été deux fois, et avec quel art de la part de Mottl ! Ah ! ce que ça marchait ! ce que c'était chic ! Ma femme et moi nous pleurions comme des veaux ...

(*Applaudissements*)



Précédemment, Carvalho, moins hostile, mieux informé que son collègue de l'Opéra, avait commandé pour l'Opéra-Comique un ouvrage à Chabrier. Tiré d'une médiocre et désuète comédie d'Ancelet, *Le Roi malgré lui* alliait la farce au lyrisme en un scénario hybride, mal équilibré, sur lequel resplendissait une partition d'éclat prestigieux, de variété extraordinaire, qui triompha de toutes les objections, de toutes les craintes. Huit jours après sa victoire, la salle Favart brûlait, ensevelissant sous ses décombres des centaines de spectateurs et les espérances légitimes du pauvre Chabrier. Celui-ci, au cours de son travail, écrivait, harassé :

J'ai croupi pendant je ne sais combien de temps ; il semble maintenant que ça veuille marcher. Eh bien, ce n'est pas ça encore ; il faut faire trois actes en trois mois : je ne peux pas. On vous laisse moisir dix, quinze ans, puis il faut faire les choses immédiatement ... On a tant parlé de *Gwendoline* qui, si cet opéra-comique ne réussit pas, je suis nettoyé, mon vieux ; les camarades n'en seront pas autrement fâchés, mais Bibi fera une horrible tête, et il y aura de quoi ...

L'incendie, néanmoins, n'abat pas le courage de Chabrier, dont l'altération croissante des traits laisse le cerveau intact. La maladie, qui, un peu plus tard, devait prendre une apparence tragique, chemine en lui lentement, perfidement, implacablement. Chabrier n's'illusionne sans doute point de sa gravité ; il la connaît, n'en dit rien à personne. Il accumule les morceaux de piano, de chant, d'orchestre, les anime de la même joie, de la même franchise, de la même originalité qu'auparavant. Il veut étendre, fortifier sa réputation, afin que l'Opéra soit contraint d'accueillir *Gwendoline*, toujours exclue de cette maison d'Etat qui, estime-t-il justement, est la sienne, où il a juré qu'elle entrerait. La pensée de sa chère *Gwendoline* ne le quitte pas. Elle aura le palais Garnier, s'imagine-t-il un tel succès que l'on demandera immédiatement à son auteur un autre drame lyrique. Vite, il prie Catulle Mendès de le seconder et il obtient de lui, poète fervent, fidèle ami, le somptueux livret de *Briséis*.

Le ménage Chabrier et le mien se voyaient beaucoup, vers ce moment-là. Le premier invitait souvent le second à dîner, sans intrus ni gêneurs, et c'étaient des soirées d'intimité précieuse. Emmanuel nous joua ainsi *Le Roi malgré lui*, *Briséis*, à mesure qu'il les composa. Nous en éprouvâmes un éblouissement, car nul parmi les plus grands et les plus illustres virtuoses, ne fut capable d'interpréter comme lui sa musique. Il habitait, avenue Trudaine, un appartement aux murs duquel il avait accroché une splendide collection de toiles impressionnistes ; le plus beau nu de Renoir, sans conteste ; *Le Bar des Folies-Bergère*, *Le Skating* de Manet ; des Monet, des Forain, des Sisley, des Cézanne en quantité. Quel décor pour de telles séances !

La santé de Chabrier ne s'améliorait pas. Aucun de nous, alors, n'ignorait que le malheureux fût atteint d'une paralysie ruinant la moindre chance de salut. Maigre, pâli, mais gardant encore sa merveilleuse intelligence, il résolut de gagner La Membrolle et de s'y cacher. A ses propres soucis, s'ajoutaient ceux que lui donnait Nanine.

Nanine était une vieille bonne – un type dans le genre du *Cœur simple* de Gustave Flaubert – qui servait la famille depuis sa lointaine jeunesse. Elle avait vu Emmanuel venir au monde, elle l'adorait, et, copiant son balbutiement de bébé, l'appelait toujours Mavel. Quand moururent, la même semaine, les parents de Chabrier, Nanine manifesta sa volonté et l'imposa de continuer ses soins eux enfants et petits-enfants sans accepter de gages. En 1889, une attaque d'hémiplégie l'immobilise ; on tâche vaillamment, obstinément, de la remettre sur pied, et, obligé d'y renoncer, on la transporte à Arcueil, dans une maison religieuse. Ah ! comme elle regrette la chère Membrolle, ses rues provinciales, son marché bruyant, ses bavardages, sa vie si douce qui ne lui sera jamais rendue ! Pour qu'elle s'ennuie moins, Chabrier lui raconte, en des lettres divertissantes, adaptées à ses goûts candides, à sa naïve compréhension des choses, tous les événements du village. Chacune des lettres dont je parle s'accompagne de petites fleurs aux senteurs agrestes que Nanine conserve précieusement et qui sèchent de page en page. Voici quelques extraits de ces proses robustes. Bien que la grosse gaieté veuille y dominer, elles trahissent, ça et là, une pénétrante mélancolie. Ce sont des tableaux rustiques d'observation, de vérité profondes.

31 mars

Rien de nouveau dans le pays ; personne ne claque. Aperçu la belle vachère qui laisse repousser sa moustache. Angèle continue, paraît-il, à se pocharder, mais nous manquons de détails intéressants à cet égard. Ah ! ça bourgeonne partout, par exemple : les marronniers sont dans des états terribles et les petites violettes ont des parfums si provocants qu'il n'y a pas, il n'y a pas, il faut se baisser pour en cueillir ! Enfin, c'est le printemps qui arrive, la nature s'en donne, elle a rudement raison.

20 juin

Mardi matin, nous sommes allés à la messe de mariage ; tout ce monde est parti de chez le papa, ça figurait un long serpent ; il y avait des chapeaux hauts de forme qui devaient dater de Louis-Philippe et qui se cramponnaient sur des têtes d'horribles vieux avec des redingotes et une blouse bleue par-dessus ; quelques femmes avaient sorti, pour la circonstance, de braves châles français dont on pouvait compter les plis et qui pendaient jusqu'aux talons. Les mariés en blanc, avec de la fleur d'oranger qui doit se balader, à l'heure qu'il est, sous un globe en verre, sur une commode entre une paire de chandeliers. La messe a été dite par un curé de leurs amis, un gros qui doit siffler un verre de vin avec beaucoup de plaisir ; le curé de La Membrolle regardait faire son collègue. Deux bonshommes sont montés près de l'harmonium et ont gueulé d'une façon tellement cocasse que tout le monde rigolait, jusqu'au curé, qui est parti d'un tel éclat de rire qu'on ne pouvait plus l'arrêter ; il a fallu lui tenir le front et le laver à l'eau fraîche, car il était cramoisi. Ce n'était pas très solennel, mais, une fois par hasard, c'était rudement drôle ...

28 juillet

Ce matin, notre petit chardonneret est mort. Il avait le bouton. Mme Froger le lui avait percé hier, mais sans doute trop tard ; ce matin, à six heures, il vivait encore, il était tout en boule, la tête dans ses plumes, il paraissait souffrir beaucoup ; pendant que je travaillais, il est allé finir sa petite vie d'oiseau dans son nid que je lui avais mis hier soir. André avait du chagrin ; je lui ai fait bécher un petit trou dans le coin du jardin, il y a déposé le gentil oiseau, puis il a placé au-dessus deux ou trois fleurs avec un cercle d'osier. Et ça y est. On va lui donner un remplaçant.

En 1891, Chabrier conduisait Nanine au cimetière. L'année suivante, il adressait à son fils aîné ce billet poignant :

J'ai la tête très fatiguée. Travaille bien, mon pauvre chéri ; pense à ton père, qui veut encore bien travailler près de vous tous et vous avoir longtemps à côté de lui. Si, dimanche, tu as un moment, va vers Nanine et fais-lui une petite prière pour ton père. Elle entendra ça venant de toi qu'elle aimait tant ...

(Longs applaudissements)

Au début de 1893, on lui remet une enveloppe portant la marque de l'Opéra. Il l'ouvre, tout tremblant, jette les yeux sur la signature. C'était celle d'Eugène Bertrand, que le gouvernement venait d'associer à Pedro Gailhard. Et il lut ceci :

Je suis heureux de vous donner une bonne nouvelle qui, je l'espère, hâtera votre guérison. *Gwendoline*, votre belle œuvre, que Paris devrait avoir entendue depuis longtemps, sera représentée cette année à l'Opéra. Rétablissez-vous bien vite, afin d'être prochainement des nôtres ...

Les études commencèrent et se poursuivirent normalement. Un matin, à huit heures, Chabrier vint chez nous, désireux, avoua-t-il, de boire une tasse de thé que nous nous empressâmes de lui offrir. L'incohérence de sa conversation m' alarma cruellement. Tantôt ses idées avaient la netteté brillante des anciens jours, tantôt elles s'obscurcissaient, s'égarèrent, puis retrouvaient leur aplomb.

La répétition générale se déroula devant une salle comble. Les auteurs, selon l'usage, occupaient la première loge de face. A l'entracte, le public, d'un mouvement unanime, se leva, se tourna vers Chabrier, l'acclamant, lui tendant des bras frénétiques. Debout, chancelant, notre cher Emmanuel semblait ne pas comprendre. Il regardait, d'un œil éteint, cette foule déchaînée, mit la main sur son cœur comme pour en apaiser les battements, dans une minute de lucidité, et, perplexe de nouveau, imitant le geste collectif, il applaudit automatiquement. Je quittai ma place, voulant aller l'embrasser et voici ce qu'il me dit :

- C'est bien, cela ! ... De qui est-ce donc ?

Peu après, un télégramme de Mendès m'annonçait la mort d'Emmanuel Chabrier. N'avais-je pas raison d'appeler une sorte de drame shakespearien celui dont elle fut le

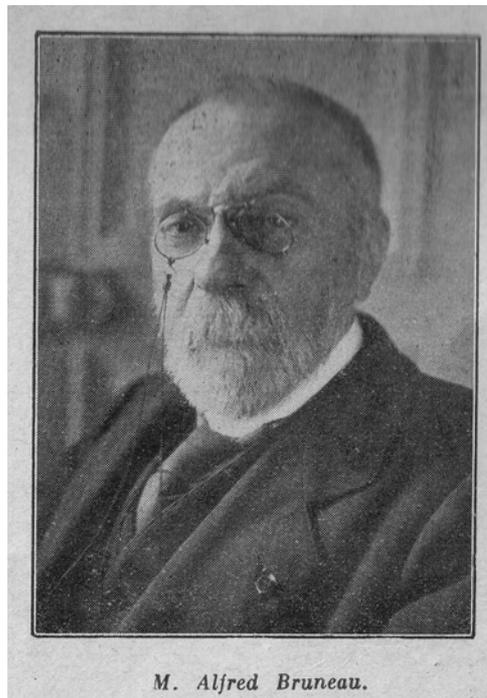
dénouement ? Chabrier le vécut dans l'unique ambition de voir *Gwendoline* à l'Opéra. Lorsqu'elle y entra, il n'avait plus la force de la reconnaître ...

(Emotion. Applaudissements prolongés)

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, il n'existe point, je crois, pour un homme de mon âge, de joie plus forte ni plus haute que d'évoquer son passé affectueux, que d'honorer de tout son cœur ceux qu'il a aimés et admirés. Je vous suis reconnaissants ainsi qu'à notre cherche directrice, Mme Yvonne Sarcey, d'avoir bien voulu me permettre de le faire devant vous, d'avoir communiqué avec moi dans la dévotion de la belle musique, dans la vénération d'un grand musicien. *(Nouveaux applaudissements)*

Je m'excuse de retarder encore d'une minute le plaisir que vous allez éprouver à écouter Mme Claire Croiza et M. Jean Doyen, mais je désire les remercier de m'accorder leur concours. Avec le pur style, la science vocale, l'éloquence du cœur, qui l'élèvent aux sommets de son art, Mme Croiza chantera quelques-unes des émouvantes et passionnées mélodies que l'auteur, dans un désopilant message, signalait et recommandait ainsi à Van Dyck : « Très baveuses, pour salons diplomatiques, ces imbéciles. » Et, avec l'impeccable virtuosité, la souple expression, le sens suprême de la couleur qui firent de lui, malgré sa jeunesse, l'égal de ses illustres aînés, M. Doyen jouera certaines des plus somptueuses pièces dont puisse s'enorgueillir la littérature du piano. Ils vont, mieux que moi, glorifier Chabrier.

(Vifs applaudissements et rappels)



M. Alfred Bruneau.

Après cette émouvante conférence, Mme Croiza, accompagnée à miracle par M. Jean Doyen, chante avec un art délicieux quatre mélodies de Chabrier. Les Cigales et L'île Heureuse sont bissées, et l'interprète acclamée. M. Jean Doyen, dans la Bourrée Fantasque, obtient le plus vif succès.

